



Immémorial n°4 © Newton Coracina

Sur des agressions récentes et récurrentes

## Il estoit une fois... les fanatiques de la liberté<sup>1</sup>

Eduardo Colombo

« *No he de callar por más que con el dedo  
ya tocando la boca, o ya la frente  
silencio avises o amenazas miedo* »

Francisco de Quevedo<sup>2</sup>

**J**E NE SAIS PAS D'OU VIENT CE SOUFFLE VIOLENT, MAIS, ADOLESCENT, j'écrivais son nom sur le mur des églises : Liberté, liberté chérie ! Je trouvais magnifique la phrase de Voltaire que j'avais apprise en espagnol : « *Puedo odiar cada palabra que pronunciáis pero lucharé hasta la muerte por vuestro derecho a decirla*<sup>3</sup> ». Et je pensais que sur ce point Saint-Just était liberticide en refusant la liberté aux ennemis de la liberté. Je me disais que la liberté pour soi-même, et pour les partisans de son camp, tout le monde la veut, même le Tyran.

Ce fut la radicalisation de ces idées qui m'amena à l'anarchisme dans le sillage des manifs qui dans les rues de Buenos Aires ont suivi la libération de Paris. Alors, j'ai compris que la liberté ne pouvait marcher toute seule, qu'elle avait besoin d'une autre valeur, plus difficile encore à défendre, l'égalité. L'égalité nous montrait, par sa négation ancestrale, l'exploitation ouvrière, les luttes sociales,

1. Notre compagnon Amedeo Bertolo, récemment décédé, écrivit un article publié en 1991 « *I fanatici della libertà* », qui porte en exergue une phrase de Karl Popper : « *L'anarchisme est une exagération de l'idée de liberté* », et une autre de Bakounine : « *Je suis un amant fanatique de la liberté* » (*Il Prisma e il Diamante*, Turin, L'Antistato, 1991). À paraître en français dans un recueil d'essais d'Amedeo Bertolo.

2. Francisco de Quevedo y Villegas [1580-1645]. *Epistola satírica y censoria escrita al Conde-Duque de Olivares*

3. « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire* ». (phrase attribuée à Voltaire)

la répression policière. Et j'ai su que la liberté sans l'égalité c'est le privilège.

La lecture de Bakounine élargit ma compréhension, mais surtout Bakounine parlait fort à mon cœur : « J'entends cette liberté de chacun qui, loin de s'arrêter comme devant une borne devant la liberté d'autrui, y trouve au contraire sa confirmation et son extension à l'infini<sup>4</sup> ». Donc, « je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres<sup>5</sup>. »

Cette passion pour la liberté fait de nous les ennemis de « tout pouvoir d'État, de tout gouvernement, » et « c'est pour cela qu'on nous appelle anarchistes. Nous ne protestons pas contre cette épithète, parce que nous sommes, en effet, ennemis de toute autorité<sup>6</sup>. »

Trois quarts d'un siècle se seront bientôt écoulés depuis ces années 1944-45 et pendant ce laps de temps beaucoup de choses ont changé dans la société de classes, dans l'imaginaire collectif, dans les mentalités, et par conséquent aussi dans l'anarchisme, mais on ne pourra jamais appeler anarchiste un individu ou un mouvement social qui ne mettrait pas au centre de ses valeurs et de son action la liberté et l'égalité, le combat contre la domination politique et pour l'abolition de la propriété privée.

Je vois les anarchistes debout, toujours prêts à dénoncer une injustice et à casser le verrou d'une servilité. Pouvez-vous imaginer un anarchiste dans la fonction de censeur, de policier de la pensée, de calotin d'une idéologie ?

Ils ne l'ont « pas fermée », ils n'ont pas eu peur devant le despotisme de ceux qui veulent gouverner les humains. Ils ont tout souffert, la guillotine et la torture, le mépris, le dénigrement et l'ostracisme.

Comme n'importe quel mouvement social, l'anarchisme n'est pas composé seulement de sages et de rebelles, ni d'anges ni de démons, mais de gens communs, de pauvres gens, de braves gens, assujettis au travail quotidien, qui souffrent et qui transpirent, endoctrinés et soumis – même sans le savoir – aux préjugés d'une société hiérarchique ; quelquefois ils sont faibles, quelquefois, assemblés, ils sont forts ; conformistes, ou réfractaires sans espoir, ils deviennent traîtres à leurs aspirations et à leurs désirs. Enfin, des hommes et des femmes avec leurs passions, leurs haines et leurs amours.

Alors, les agressions internes, les colères, les violences entre compagnons n'ont jamais épargné la mouvance anarchiste. Mais, ici nous voulons parler de quelque chose de différent et bien délimité.

Dans les dernières années nous voyons émerger une tendance à imposer par la violence physique et verbale la « vérité » (ou la croyance) qu'un groupe prétend posséder et qu'il croit contestée, niée ou froissée.

Pendant la *Rencontre internationale anarchiste* de Saint-Imier (Jura Bernois) en août 2012, une poignée de participants<sup>7</sup>, se réclamant aussi bien du véganisme que de l'anarchisme, fait irruption en bande, et lors de deux soirées successives, dans le patio d'Espace Noir, pour encercler un barbecue et y jeter des eaux usées et de l'urine, en vociférant des propos anti-carnivores.

À Saint-Jean-du-Gard, à la présentation d'un livre anarchiste dans une bibliothèque info-kiosque, la discussion a été pratiquement empêchée par la prise à partie de l'orateur, ce qui créa une tension émotionnelle croissante avec les accusations d'« homophobie » et « transphobie », empêchant tout échange intellectuel et, logiquement, tout débat. Quelques jours après, la vitrine et la porte de l'info-kiosque sont taguées : « vive les trans et les pédés ! ».

En 2014 durant la tenue du *Salon du livre libertaire* de Lyon, un auteur invité est interdit d'exprimer ses opinions sur la PMA et la GPA par des « camarades anarchistes, féministes et LGBT »<sup>8</sup> venus avec l'intention de perturber, en utilisant la violence, le débat.

Dans les premiers mois de 2015 la bibliothèque anarchiste *La Discordia* de Paris programme un débat sur « l'islamophobie ». Il s'ensuit des jets de peinture sur les murs et des inscriptions tels que « fafs » et « racistes », et la vitrine de la bibliothèque est brisée.

À Marseille, en octobre 2016, à *Mille Bâbords*, un local militant habitué de débats contradictoires, se tient une rencontre sur le thème « S'opposer au racisme : discussion » à partir du texte « Jusqu'ici tout va bien » où se critique la réintroduction de l'idée de « race », (« racisés », « racialisation »), dans les milieux militants d'extrême gauche.

« Dès le départ de la soirée, un groupe de personnes a fait violemment irruption dans le local dans le but d'empêcher le débat, en hurlant notamment "La discussion n'aura pas lieu" [ce qu'indique aussi le tract laissé sur place]. Résultats : livres et revues piétinés, affiches arrachées, tables renversées, coups et menaces, utilisation de gazeuse, vitrine brisée volontairement<sup>9</sup>... »

Voilà pour les faits.

D'abord, on se demande, si on a l'esprit critique, de quel *droit régalien* se sentent investis ces petits groupes qui veulent empêcher les « autres » de penser, de parler, de manger comme ils l'entendent.

7. Selon une appréciation personnelle, une vingtaine de personnes sur un total approximatif de 3000 participants à cette rencontre.

8. Communiqué de la Coordination de Groupes Anarchistes (Lyon) qui défend cette intervention et justifie le recours à la violence pour « empêcher l'expression de propos lesbophobes, misogynies, transphobes et anti-féministes que tiennent nos ennemis de classe ».

9. Toutes les citations sur cet épisode sont extraites du site <http://www.millebabords.org>

4. Michel Bakounine, « La Commune de Paris et la notion d'État. » [1871] *Œuvres complètes*, Vol. VIII, Paris, Champ libre, 1982, p. 292.  
5. Michel Bakounine, *L'Empire knouto-germanique et la révolution sociale* [1871], *ibid.*, p. 173.  
6. Michel Bakounine, *Étatisme et Anarchie* [1873], in *Œuvres complètes*, vol. IV, Paris, Champ libre, 1976, p. 312.

Des livres interdits ? Des écrits à l'Index ? Des libertaires réclamant un *Imprimatur* ? Des autodafés ?

À ce propos, un membre du collectif de *Réfractions* se demandait dans un débat interne : « Allons plus loin, la société d'après la révolution saura-t-elle accueillir Houria Bouteldja, Alexis Escudero, Alain Finkielkraut ? » Transi d'effroi je me suis dit : est-ce que parmi nous s'insinue subrepticement une nouvelle Inquisition ? Ceux qui pensent mal seront-ils corrigés et rééduqués, les relaps seront-ils mis au pilori, les obstinés bannis de la terre ?

Et tout cela au nom de la liberté qu'ont les membres d'un groupe, d'une religion, d'une culture, de ne pas être « agressés » dans l'intimité de leurs croyances par une critique, par l'irruption d'une voix différente, ou par la « violence » d'un argument difficile à réfuter. Vous n'êtes pas d'accord, mais si vous le dites vous les offensez, vous êtes « faf », et ils ont le droit, alors, de vous « casser la gueule ».

Vous êtes un combattant antifasciste et antiraciste – jeune ou vieilli sous le harnais, peu importe – mais, si vous voulez exprimer une opinion qu'un groupe militant pris par cette mentalité considère « incorrecte », vous devenez le « fasciste de quelqu'un », et l'épithète perd son contenu pour se transformer en simple injure politique.

Nous disions qu'il y a quelque chose d'inédit, un certain type de *mentalité nouvelle* qui ouvre une brèche dans l'histoire du mouvement libertaire. Les cinq manifestations perturbées que nous avons signalées, de Saint-Imier à Marseille, montrent que les personnes agissantes se réclamaient de collectifs et de motivations idéologiques différents dans chaque cas, mais toutes considéraient qu'aucun individu extérieur à leur propre groupe de référence n'a le droit à la critique de leurs croyances, et dans le cas des véganes, il doit même se soumettre à un régime alimentaire normatif.

Il n'y a aucune unité politique ou raison commune qui justifie les interventions considérées, chaque groupe a les siennes. C'est pour cela que nous ne discuterons pas ici le contenu politico-idéologique exprimé à chaque occasion. Nous pensons que le problème grave se trouve ailleurs.

Dans les bouleversements qu'a connus l'Occident après la Deuxième Guerre mondiale une certaine critique intellectuelle, franchement visible à partir des années soixante, a voulu s'attaquer à la Raison des Lumières, à son formalisme, à son substantialisme,

à son essentialisme, en oubliant que le génie révolutionnaire qui la soutenait lui insufflait la « curiosité sans scrupules<sup>10</sup> » et une insoumission sans retenue contre toute limitation *a priori* de la pensée. Comme l'écrivait Castoriadis, « pour accéder à la Raison il faut d'abord pouvoir penser librement<sup>11</sup> ». Et ce que reprochaient Horkheimer et Adorno à la philosophie de « l'époque bourgeoise », ce sont les bornes qu'elle donnait à la Raison, en l'accusant aussi « d'avoir proclamé à haute voix l'impossibilité de produire contre le meurtre un argument de principe qui soit fondé sur la raison. » Aussi bien Sade que Nietzsche ont insisté « sur la *ratio* de façon plus décisive encore que le positivisme » parce qu'ils voulaient « libérer de son cocon l'utopie contenue dans toute grande philosophie<sup>12</sup> ».

Foucault, dans son cours au Collège de France en janvier 1976, considérait que les dix ou quinze années précédentes avaient vu « l'étonnante efficacité des critiques discontinues et particulières, locales », ce sont elles qui ont produit une sorte de friabilité générale des certitudes les plus solides, et ont montré, dit Foucault, « l'effet inhibiteur propre aux théories [...] enveloppantes et globales<sup>13</sup> ». Mais, la réduction de luttes et de savoirs à la seule dimension locale entraîne avec elle la chute des valeurs universelles (jusqu'alors postulées comme universelles). Sans l'arrimage aux valeurs universalistes de la pensée rationnelle, orphelins du grand récit *aufklärer* de l'émancipation<sup>14</sup>, il ne reste à nos combats que la revendication sectorielle, la défense des droits des minorités, la lutte contre l'exclusion.

La disparition de la tension entre le local et l'universel en faveur du local a des conséquences aussi négatives que l'enfermement dans l'abstraction mortifère de l'universel.

Une fois ôtée la finalité de la lutte, cette finalité humaine de libération, l'effort contestataire s'épuise dans un présent sans lendemain, et les opprimés sont condamnés à la répétition indéfinie de la révolte.

Les « critiques discontinues et particulières, locales », abandonnées à elles-mêmes, ne peuvent que nous conduire à l'isolement, au repli identitaire et à l'incommensurabilité des cultures.

Travaillant dans la même direction, porté peut-être par le même mouvement, un glissement de sens va affecter un concept cher aux anarchistes. Nous avons dit : *Que personne ne parle pour nous !* Que personne ne parle à notre place ! Nous ne voulons pas de représentants qui exproprient notre pensée et notre volonté.

10. Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*. § 188.

11. Cornelius Castoriadis, « L'idée de révolution » in *Le Monde morcelé*, Paris, Seuil, 1990, p. 158.

12. Max Horkheimer, Theodor Adorno, *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 127.

13. Michel Foucault, : « *Il faut défendre la société* ». Cours au Collège de France 1976, Paris, Seuil /Gallimard, 1997, p. 6-9.

14. Jean-François Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1986 p. 47.

Et c'est vrai aussi que tout discours individuel ou collectif s'énonce en situation, en donnant à ceux qui se trouvent dans telle ou telle expérience vécue la présomption de se connaître et de connaître leur propre contexte mieux que n'importe qui. *Que personne ne parle pour nous* se transforme alors en *Que personne ne parle de nous*, parce que seulement « nous » nous avons le savoir sur notre vécu. Et en conséquence nous sommes les seuls à avoir le droit de donner un avis sur les sujets qui nous concernent. Ce qui est irrationnel.

Il y a des explorateurs, des scientifiques ou des aventuriers qui vont vers des lointaines contrées pour nous décrire la vie et les mœurs des hommes et des femmes qui y habitent ; nous voyons sortir un monde de leur récit et c'est ainsi que nous apprendrons à connaître le nôtre, écrivit Rousseau<sup>15</sup>. Après lui on pourrait apporter mille exemples pour montrer le besoin qu'ont les êtres humains d'échanger entre eux pour se connaître et même pour construire leur identité. En dépit de cela nous voyons de plus en plus s'installer dans le sol épistémologique de notre époque ces prémisses anti-universalistes et localistes, qu'on appellera postmodernes, et qui amènent insidieusement à l'autoréférence, à l'exclusion et à l'intolérance.

On peut donc penser qu'il se construit en conséquence, à l'ombre des discours sociaux conscients ou explicites, un regroupement plus ou moins cohérent d'attitudes, de comportements et de représentations collectives inconscientes, une sorte de « mentalité », qui est la base d'idéologies multiples et diverses.

C'est cette *mentalité* qui se développe, accentuant le délitement des liens sociaux et le repli sur soi, tout en s'éloignant de son origine critique en milieux progressistes. Elle s'étend, envahissant à son insu un microcosme qui se pense porteur d'une subjectivité subversive et contestataire.

La tendance d'une telle mentalité à se généraliser<sup>16</sup> dans la société contemporaine, et son expression particulière dans la mouvance libertaire dans un sens large, se heurte violemment aux valeurs fondamentales de l'anarchisme.

Nous nous sommes révoltés contre l'autorité politique du Gouvernement et la Loi des puissants, contre leur Morale et leurs Églises, contre sa Garde prétorienne, au nom de la liberté de tous et de chacun. La rébellion face à l'autorité officielle et tyrannique de la société organisée en État est, en un certain sens, évidente et nécessaire pour les individus qui subissent l'oppression, ressentie par eux comme extérieure et contraignante. Plus difficile, pensait Bakounine,

est la résistance et la désobéissance à l'encontre des influences non officielles, dites « naturelles », des institutions sociales, des attitudes et des représentations, que nous avons intériorisées, et qui sont devenues une partie de nous mêmes. Elles exercent une tyrannie « souvent écrasante et funeste », mais ne présentent pas « ce caractère de violence impérative, de despotisme légalisé ». Leur action est imperceptible à la conscience des membres d'une société. Mais leur influence est « plus puissante que celle de l'autorité de l'État<sup>17</sup>. »

Nous ne nous sommes pas tus devant le Pouvoir politique et nous ne pouvons pas laisser passer sous silence les agressions liberticides ni, ce qui est plus grave encore, la mentalité qui les soutient. Ce n'est pas la liberté d'expression qui est en danger, c'est la liberté tout court. La liberté de s'opposer, de penser mal, de se tromper, de se questionner, de critiquer les normes et les habitudes.

Il faut dire haut et fort nos vérités et nos valeurs. Les temps qui viennent seront temps d'action et de combat. Sachons voir derrière le discours progressiste et l'idée radicale la mentalité régressive et obscurantiste qui s'y cache.

**Eduardo Colombo**  
Paris, le 14 février 2017

15. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, in *Œuvres complètes*, vol. III, Paris, Gallimard, 1964, p. 214.

16. Aujourd'hui en lisant par hasard un quotidien espagnol je tombe sur la phrase suivante: « Hoy, cualquiera que disienta de la doctrina del otro, sea cual sea la doctrina y el otro, es llevado a la pira. » [(« De nos jours, celui qui n'est pas d'accord avec la doctrine de l'autre, quelle que soit la doctrine ou l'autre, est mis au pilori »)] (*El País*, 09 février 2017)

17. Michel Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, op. cit., p. 174.